

LA VIE ILLUSTRÉE

Journal Hebdomadaire.

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION ILLUSTRÉE (limitée)

Directeur-Gérant - - - - - W. A. GRENIER.
 Chroniqueur Humoristique - HECTOR BERTHELOT.
 Graphologue - - - - - PROF. MARC SAY.
 Secrétaire de la Rédaction - LÉON FAMELART.

COLLABORATEURS: Rose Couturier, Ruysdal, Dona Férentès,
 Jean Cravache, du Turf, Masque de Velours, William Piton,
 Dutromblon (Esq.), Lorgnette, Bouin-Bouin.

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

No. 32 RUE ST. GABRIEL, MONTRÉAL.

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis.....\$2.00 par an.
 " " 1.25 six mois.
 Montréal (livré à domicile) 2.50 par an.
 " " 1.50 six mois.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

L'exemplaire : 5 cents.

Les abonnés d'un an seulement auront droit aux primes.

ANNONCES (toisées sur agate)

Chaque insertion 10 cents la ligne.

TIRAGE DE CE NUMÉRO, 20,000 EXEMPLAIRES

Toutes correspondances doivent être adressées comme suit :

W. A. GRENIER,

"La Vie Illustrée,"

Boîte, 1772.

MONTRÉAL, Canada.

MONTRÉAL, 9 MARS, 1889.



LA CHRONIQUE DE LA SEMAINE

Dernièrement — on ne s'en souvient certainement pas, — j'ai eu l'occasion de parler de la sorcellerie des Allemands et j'avais l'air, alors, de croire que les sujets du jeune et bouillant Guillaume, possédaient le monopole des dons surnaturels.

Il n'en était rien, cependant, et je n'ignore pas que jamais, du Groënland jusqu'à la Terre Victoria et de Montréal jusqu'à la Papouasie, on n'a vu un aussi grand nombre de devins, de prophètes, de pythonisses que de nos jours.

Le Canada est, même, un des pays les plus favorisés quant à la répartition de ces êtres extraordinaires.

Nous avons le bonheur de posséder, ici, une quantité de somnambules lucides ou extra-lucides et de clairvoyants suffisante pour que chacun de nous ait toutes les facilités imaginables de connaître son avenir aussi bien que s'il le lisait lui-même dans le grand bouquin où, selon les disciples de Mahomet : "C'est écrit."

Quelques mois en ça, un journal annonçait qu'un jeune homme de Montréal, jusqu'alors aussi peu connu que le chien du plus humble des Iroquois, venait de révéler, à la face du monde ébloui, un immense talent de divination.

Cette importante nouvelle défraya, pendant plusieurs semaines, les conversations de toutes les commères du faubourg de Québec. Chacune se demandait — car le reporter, M. Ferdinand Ch., avait négligé de donner ce renseignement — où perchait cet extra-terrestre personnage. Je fus, moi-même, accablé de points d'interrogation par une brave femme qui brûlait du désir de consulter l'oracle, pour une affaire de la dernière gravité.

A part ce jeune phénomène, dont la célébrité eut une éphémère durée, il existe, dans les parages de la tribu des Pieds Noirs, une bonne dame dont les facultés sibylliques sont mises à contribution — moyennant espèces sonnantes et trébuchantes — par les neuf dixièmes du

sexe aux pieds duquel M. Legouvé veut absolument que nous tombions à genoux.

Jamais on n'a vu un pareil engouement pour l'inintelligible, l'incompréhensible, l'extraordinaire, le mystérieux.

Presque toute la population féminine de notre pays coupe en plein dans le panneau, se laisse prendre — comme l'oiseau dans la glu — aux singeries de nos diseurs de bonne aventure, avec une naïve crédulité qui n'a d'égale que celle d'un des hommes qui, aujourd'hui, occupent le plus l'attention publique... (Je ne citerai pas son nom : on pourrait croire que j'ai un parti pris, et ça me ferait du tort.)

* *

A Ste Scholastique, l'air ambiant est peuplé d'esprits d'outre-tombe ; tout le monde à la cervelle sens-dessus-dessous parce que, dit-on, un mystérieux globe de feu — un globe de feu rouge, ce qui est pire ! — apparaît, certains soirs, à neuf heures justes, à l'endroit précis où jadis, une personne périt, sur la voie ferrée.

Si je ne crignais pas de troubler certaines têtes, je citerais tous les faits fantastiques qui se sont produits depuis quelque temps ; mais, second désagrément, cela ferait une liste qui, d'un seul bout, irait d'ici jusqu'à la Longue-Pointe où le lecteur arrivé à la fin, ahuri, ayant complètement perdu la tramontane, risquerait de se faire interner.

* *

En somme, quand je vois des personnalités comme M. Boulanger — ma foi, tant pis : je lâche son nom — consulter des voyants, je me demande si le cerveau humain, en général, surmené par des travaux intellectuels trop abstraits, n'entre pas dans une phase d'accablement où il éprouve le besoin de se délasser dans les sornettes des sorciers qui avaient tant de crédit il y a cinq siècles.

On en a pourtant bien publié, de ces prophéties qui ne se sont jamais réalisées, comme, par exemple, celle de 1871, prédisant l'avènement prochain du comte de Chambord sur le trône de France. On y croit encore, malgré tout : Il y a quelques jours, un voyant a prédit que le président Carnot serait déchu dans six mois et que M. Boulanger marcherait contre l'Allemagne...

Attendons les événements.

* *

Je crois que je me réconcilierai quelque peu avec nos prophètes s'ils m'assuraient que nos conseillers municipaux, anciens et nouveaux, vont s'occuper d'une question qui demande une prompt solution : Le sort des pauvres et des enfants abandonnés.

J'ai déjà écrit sur ce sujet et l'on pourrait m'objecter comme la Mathurine de Molière : "Tu me dis toujours la même chose Pierrot." Et je pourrais répondre, avec Pierrot : "Je te dis toujours la même chose, parce que c'est toujours la même chose."

Oui, les pauvres sont toujours les victimes de notre loi défectueuse ; les orphelins, les petits délaissés sont toujours, à cause de leur condition sociale, envoyés en prison...

On s'en plaint depuis longtemps ; personne, parmi nos administrateurs, ne daigne s'occuper d'eux ; mais en revanche, à la chambre fédérale, à Ottawa, nos hommes politiques ont consacré deux séances presque entières à la discussion de projets de loi sur la protection des animaux et sur la répression de l'abus du tir à pigeons.

On n'a pas compris encore, la valeur de l'adage : "Charité bien ordonnée commence par soi-même" ou plutôt, on en fait une mauvaise et trop personnelle application ; on ne s'occupe que de son individu, tandis qu'il faudrait soutenir une légion de pauvres innocents dont l'avenir repose dans la charité publique...

* *

Après le départ de la déesse du chant, le dieu de la comédie est arrivé à Montréal. On dirait que les deux étoiles ont craint de se rencontrer et que notre cité n'est pas assez grande pour contenir leurs talents.

Je ne veux pas entreprendre la tâche d'enregistrer ici tous les mérites de Coquelin aîné. Je préfère, pour le plus grand avantage du lecteur, citer une appréciation humoristique du célèbre comédien, que je traduis du *Life* de New York :

"Benoit Constant Coquelin est le héros favori du grand Ollendorf. Les étudiants de l'Ollendorffiana ont reconnu fréquemment le célèbre comédien dans les romans de cet auteur de talent. Il est certain, par exemple, que c'est de lui qu'il est question dans ces lignes immortelles : "Avez-vous vu le fils rouge du boulanger jaune aujourd'hui ?"

"Constant père fut un industriel et respectable boulanger de Boulogne-sur-Mer, qui n'avait pas de plus grand désir que de voir son fils lui succéder, afin d'épouser l'épigastric des hommes plutôt que leur intelligence.

"Comme acteur, on reproche à Coquelin de n'être familier qu'avec une seule langue étrangère, et c'est pour cette raison que M. Harrigan a refusé de lui accorder un rôle dans *Pete* et que Tony Pastor ne le reconnait pas comme un artiste populaire. Naturellement, il existe même des doutes sur l'accent français de Coquelin, depuis que les jeunes demoiselles du pensionnat de Mlle Caramel, situé sur la Fifth Avenue, qui ont appris à parler couramment le français, sous le professorat de Mme O'Reille, depuis plus de vingt ans professeur de musique, de langues, de mathématiques, d'histoire, de sciences et de beaux-arts, à l'École des Chiffonniers, de Paris — comme il est dit dans le prospectus, — ont été incapables de comprendre un mot des pièces jouées par cet acteur. Le fait seul que Mme O'Reille a été obligée de suivre la représentation sur un livre, a beaucoup contribué à donner de la force au doute que chacun entretenait sur la correction et l'élégance avec lesquelles Coquelin aîné parle la langue de Racine.

"Il est clair que son talent ne peut être comparé avec celui des artistes nés à New York, tels que Harry Kernelle, Hollen ou Hart. Il ne connaît aucune chanson d'actualité : il ne sait pas danser, chaussé de sabots, et il est incapable de tourner sur lui-même plus d'une fois de file.

"De fortes raisons mettent également en doute son éducation artistique : il ne se revêt pas d'un pardessus fourré pour se promener dans Broadway, par les chaudes après-midi : il n'a jamais mené de la cravache aucun journaliste : il n'a jamais enlevé aucune femme.

"Nous regrettons d'être obligé de rappeler que Coquelin a saisi la première occasion qui lui a été offerte d'empêcher le nom de sa famille de tomber dans l'oubli en choisissant une vocation pour son fils, car, au lieu d'en faire un respectable boulanger, comme son grand père, l'acteur a préféré élever son descendant dans son métier."

LÉON FAMELART.

LES MINES D'OR DU DENISON

Les mines d'or du Denison, près d'Algoma, dans le haut Canada, dont nous donnons aujourd'hui une vue, ont été découvertes durant l'été de 1887 par un de nos compatriotes, un Canadien-Français du nom de Ranger, un expert chercheur d'or. La mine Vermillon, l'une d'entre elles, si l'on s'en rapporte aux magnifiques pépites qu'elle a fournies jusqu'à ce jour promet de prendre rang parmi les plus riches mines aurifères du globe. Plusieurs capitalistes de Chicago et de New York se sont assemblés et ont organisé une société d'exploitation de ces mines, société dont les opérations ont pleinement répondu aux attentes que les actionnaires s'étaient formées. Tout autour des mines, sur plusieurs milles à la ronde, la contrée a été ravagée par des feux allumés intentionnellement dans le but d'éclaircir le sol et l'on n'y voit plus que les souches noircies, des pins et des sapins qui ont échappé à l'élément destructeur. Des gens de toutes classes et de toutes conditions se rendent maintenant sur ces lieux, pour y chercher fortune et s'y disputer le terrain. Avant peu, si l'avenir ne dément pas les espérances actuelles, le comté de Denison aura bon nombre de villages florissants et un nombre respectable d'habitants.

Petit dictionnaire fantaisiste :

Catafalque.—Le reposoir de la vanité.

Consulter.—Demander à quelqu'un... d'être de notre avis.

Démenti.—Un soufflet en petite tenue.

Echafaud.—Sommet vertigineux où l'on finit toujours par perdre la tête.